JB LEMAL
WALLY JAZZ
IS EDITION

© 2015 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-072-7
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-073-4

Direction d'ouvrage : Marina Di Pauli
Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty
Illustrations de couverture : © Jean-Bernard Lemal – © Leana

Collection « Romans »
Directeur : Harald Bénoliel

Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :

Facebook.com/isedition
Twitter.com/is_edition
Google.com/+is-edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Jean-Bernard Lemal

WALLY JAZZ

ISEDITION

RÉSUMÉ

Wally Jazz Rivers est né en Caroline du Sud en 1925, avec pour toute fortune sa négritude, un talent de pianiste et le Jazz. Son histoire d'amour avec Laura, une jeune fille blanche douée pour le dessin, va bousculer les règles de la ségrégation.

Chassés par tous, ces aventuriers de la vie se retrouveront à New-York, à Paris pendant la guerre, et au bord de la rivière Savannah. La musique de Wally et les portraits de Laura vont dévoiler la profondeur de leurs blessures et de leur passion…

CHAPITRE I

Le soleil de Caroline du Sud m'a vu naître là, juste à la lisière du village de Bluffton et d'un champ de maïs. Wally Williams, un gamin noir, pauvre et mal bâti avait l'audace d'entamer une vie ! De l'autre côté, vers l'est, il y avait la May River, brillante et fluide. Rivière belle et longue comme les jambes interminables de ma mère, qui chantait dans des bouges mal éclairés pour quelques dollars et des rencontres sans lendemain. La violence de la misère avait même effacé le souvenir de cette brève étreinte avec mon géniteur.

Seule la chaleur brutale d'un alcool de contrebande parvenait à faire rire Rosa, qui ne savait plus depuis longtemps qu'elle avait un fils. Alors, je me promenais pieds nus, jouant dans la cour de terre battue avec les poules et des chiens mal apprivoisés. Dehors, c'était dedans ! Il faisait très froid à la maison. La soupe était mauvaise, quand il y en avait. Les draps étaient humides et glacés. Était-ce la pièce elle-même qui générait cet hiver en plein mois de juillet ? Peut-être.

Pourtant, certains étés, juste après l'orage, juste après la pluie, quand les vapeurs s'échappent encore des toits de tôle, le silence et la fraîcheur s'installaient sur la véranda. Alors, Rosa me prenait sur ses genoux et nous nous balancions, blottis l'un contre l'autre sur un fauteuil à bascule en rotin blanc.

Elle trouvait les accents d'une mère tendre et douce. Les mots déchirés du blues faisaient place à des berceuses suaves et lentes. J'étais un peu au paradis.

Il est vrai qu'à trois ans, on ne connaît du malheur que la faim, les blessures aux genoux et les mauvais rêves : la couleur du monde est encore une inconnue. Elle se trouve là-bas, au bout du chemin, au carrefour où s'arrête le car qui nous emmène loin de tout cela, vers l'horizon.

Certains étaient partis par la route numéro 17 rejoindre la frontière de l'État de Géorgie. Ces colonnes d'hommes en quête de bonheur, de travail et de reconnaissance perdaient leurs illusions en traversant la rivière Savannah pour se poser à l'entrée de la cité. Ils attendaient, debout contre un mur ou assis sur le bord du trottoir, que les maquignons du jour leur offrent du travail.

Savannah, où venaient mourir les vagues honteuses amenant sur le rivage des esclaves épuisés, traînait encore ces accents haineux qui séparaient la communauté blanche du reste de la population. Mais, en 1920, la différence entre la pauvreté et le désespoir se mesurait à l'état des semelles des chaussures, quand on avait la chance d'en porter. Bien sûr, la ségrégation était partout et le manque de tout rendait aveugle. Il y avait ceux qui partageaient leur maigre repas et ceux qui partageaient leur ressentiment. Ces derniers trouvaient leur exutoire dans les pendaisons de jeunes hommes noirs et dans les incendies des églises qui les abritaient.

Malgré tout, le ciel était bleu. Les chênes centenaires arboraient fièrement leurs guirlandes de mousse argentée. Des allées royales se formaient dans les forêts alentour et laissaient passer, certains jours de fête, des cortèges de paysans en liesse.

Je ne savais pas tout cela. J'étais au centre de mon univers. D'ailleurs, je ne parlais presque pas. Les voisins avaient remarqué

cet étrange petit bonhomme qui les gratifiait d'un sourire mais jamais d'une parole. Au milieu de ses vertiges et de ses absences, Rosa finit par admettre que son fils avait un problème. Alors, elle décida de m'emmener chez Jean, le guérisseur haïtien.

Il était toujours prêt à rendre service à ce voisinage invisible pour les gens de la ville. Il écrivait leurs lettres d'amour et leurs avis de décès. Il leur lisait le journal et, parfois, les feuillets réputés subversifs des défenseurs des droits civiques. Il était américain comme tout le monde, mais il souffrait comme tout un chacun.

– Bonjour, Rosa. Je vois que tu es toujours aussi jolie !

– Je ne suis pas venue pour entendre tes compliments…

– Je sais, je suis trop discret pour toi, trop sage !

– Je n'ai que faire de tes jugements. Tous ici ont des opinions sur moi, ces femmes tranquilles qui oublient que leurs maris passent la soirée à m'écouter chanter et boire le même alcool qui finira par nous tuer tous !

– Rosa, tu es une rebelle et tu resteras sauvage toute ta vie ! Que puis-je faire pour toi ?

– Je suis là pour Wally… Wally vient ici, n'aie pas peur ! Monsieur Jean n'est pas méchant !

– Bonjour, Wally ! Que se passe-t-il ?

– Il ne parle pas beaucoup. En fait, je ne l'entends jamais…

– Ouvre la bouche, Wally, et montre-moi ta langue… Rosa, ton gamin est normal. S'il ne parle pas, c'est qu'il n'a pas envie de parler !

– Oui, mais cela commence à m'inquiéter. Si jamais il va à l'école, ils vont le rejeter !

– Si tu veux, je vais m'en occuper de ton fils…

– Mais je n'ai pas d'argent…

– Je ne te demande rien. Je suis seul et cela me fera plaisir. Il a l'air gentil, ce petit !

– Bon, alors c'est d'accord… Mais, je ne te dois rien ? Je veux dire, tu n'espères pas que je couche avec toi ?

– Ma pauvre Rosa, il y a longtemps que j'ai renoncé à la chose. Les femmes, il faut les aimer de loin !

Je levai les yeux pour observer cet homme, cet étranger qui voulait me prendre sous son aile.

L'endroit était petit mais propre. Les livres étaient bien alignés sur une armoire, la table était ornée d'un panier dans lequel cohabitaient un oignon et une pomme, et un petit réchaud à pétrole chauffait un café clair. Au fond de la pièce, à l'opposé du lit, il y avait un piano.

– Ah ! tu as vu le piano là-bas… Va jouer si tu veux !

– Non, je ne veux pas qu'il le casse…

– Rosa, ce clavier a subi les assauts de soudards aux mains sales et brutales. N'aie aucune crainte. Le vieux Tom m'a donné cet instrument en échange de mes soins, et surtout de mes conseils…

– Quels conseils ?

– Entre autres celui d'essayer de vivre avant que la mort te rattrape alors que tu n'as pas encore trente ans !

– Tu dis cela pour moi ?

– Non, pas particulièrement, mais au fond de toi, tu as du mal à imaginer à quoi ressemblera demain…

– Tu me saoules avec tes avis sur tout ! Alors, c'est d'accord, tu vas t'occuper de Wally ?

– Puisque je te le dis… Retourne chez toi, tu n'as pas à t'inquiéter. Nous allons devenir de vrais amis… N'est-ce pas, Wally ?

Sans m'en rendre compte, j'ai dû à ce moment précis esquisser un sourire, un hochement de tête ou peut-être un timide pas de danse. Sans le savoir, j'avais déjà fait trois miles, un premier bout de chemin vers le monde.

⋆ ⋆ ⋆ ⋆ ⋆

Les jours passèrent, et bientôt, je n'eus qu'une pensée : rejoindre chaque matin l'antre de Jean pour apprendre à lire, à écrire un peu et surtout à poser mes doigts sur le clavier. Très vite, je tissai avec les touches une liaison, un dialogue, une rédemption. Les notes et les enchaînements étaient encore hasardeux, sans rythme et sans respiration, mais le piano savait tout de ma vie, de mes bonheurs et des soirs où ma mère ne trouvait plus le chemin de la maison.

– Wally, je crois que tu as enfin compris cet accord. Non, mets ton index sur le « la » et ne raidit pas ce poignet !

– C'est dur Jean, je fais ce que je peux…

– Dis-toi bien qu'il y a beaucoup de gens dehors qui font ce qu'ils peuvent. Seuls ceux qui travaillent dur pourront manger !

Jean aimait à tout dramatiser pour faire de mes petites joies un Noël. D'ailleurs, un soir de Noël, ma mère oublia de rentrer. Elle s'était perdue entre les étoiles et la lune. C'est ce que m'a dit Jean, et je le crois encore aujourd'hui.

Lors des funérailles de Rosa, il y eut peu de monde. À cette occasion, je rencontrai pour la première fois ma tante Emily. Elle était jeune et travaillait comme cuisinière pour une famille de banquiers.

⋆ ⋆ ⋆ ⋆ ⋆

Ma mère disparue, Jean ne pouvait plus me garder, mais il promit de venir me voir souvent.

Emily et moi prîmes le car au bout du chemin, ce même bus qui emmène vers l'horizon pour découvrir la couleur du monde. Elle habitait une petite maison de bois non loin de la bâtisse de Monsieur Courtney et de sa famille. De la fenêtre du réduit qui était devenu ma chambre, j'apercevais les toits de tuiles grises, les colonnes blanches de la véranda, les briques rouges des murs et le jardin. Quelques dizaines de yards nous séparaient de cette demeure, mais la distance entre nos existences était incommensurable.

Je regrettais presque les poules et la terre battue. Jean me manquait. Même si la poussière de l'endroit ne s'envolait pas et même si les draps étaient plus chauds, j'étais malheureux. Emily était gentille, patiente. Malgré des journées harassantes, elle tentait de m'apporter la chaleur précieuse d'une main sur mon visage.

Un jour, elle rencontra Jean au marché, qui lui demanda de mes nouvelles. Elle lui confia son désarroi :

– Il s'ennuie, il regarde par la fenêtre toute la journée en attendant que je revienne. Mais, vous savez, Monsieur Courtney est très exigeant et je ne veux pas perdre ma place.

– Emily, Wally n'est pas un enfant difficile, au contraire. Je vais réfléchir. Je crois avoir la solution.

– Merci Jean, je sais que vous êtes un homme bon. Ma sœur m'a parlé de vous avant de mourir…

– Rosa était perdue. Elle avait un grand cœur mais pas de tête.

Un matin, un vieux camion s'arrêta devant la maison d'Emily. Intrigué par le bruit du moteur et les voix qui s'élevaient dans la cour, je me précipitai vers la fenêtre. La silhouette de Jean se détacha du reste des hommes. Il jeta un coup d'œil vers la maison, certain de croiser mon regard.

J'ouvris la porte et courus pour sauter dans ses bras.

– Doucement Wally, je suis content de te voir. Tu as grandi ! J'ai une surprise pour toi…

– Une surprise ?

– Oui, le piano ! Mais je vois que tu parles mieux !

Les bras s'agitaient autour de l'instrument, les mains glissaient le long des plaques de bois, chacun voulant le saisir. Puis, comme par magie, le piano se fit léger et trouva une place dans la petite salle à manger. Jean ouvrit le couvercle du clavier : les touches des notes graves étaient toujours un peu dures, mais rien de tel pour muscler les doigts de la main gauche.

Je découvris cet espace d'ivoire, ces touches jaunies par le temps mais qui offraient un voyage incomparable vers l'inconnu.

– Je savais que cela te ferait plaisir. Mais, je ne veux plus voir cette triste mine. J'ai promis à Emily qu'elle aurait droit à ton sourire, maintenant…

– Merci, Jean. Je suis heureux. Tu viendras me voir pour m'apprendre encore ?

– Bien sûr, le plus souvent possible. Mais tu lis parfaitement le solfège. Je te ferai parvenir des partitions, et puis Emily a un phono : je te passerai des disques de Fats Waller et du Duke. Je n'ai aucun doute, tu vas pouvoir te débrouiller ! Et puis, surtout, n'aie pas peur de parler…

Le soleil venait de se lever dans ma vie. J'attendais avec impatience le retour d'Emily. J'avais hâte de lui dire ma joie, de lui offrir mon plus grand sourire et le plus chaleureux des baisers.

– Tu es content, mon garçon. Jean est gentil.

– Oui, Emily. Il m'aime beaucoup… comme toi !

– Oui, je t'aime Wally, je t'aime pour deux : pour moi et pour ta maman. Mais je voudrais que tu me fasses plaisir…

– Oui, comment ?

– Je voudrais que tu ailles à l'école.

– Mais Jean m'a appris à lire et à écrire, c'est suffisant non ?

– Non, ce n'est pas suffisant, il faut que tu apprennes encore plus. La vie est dure et je ne veux pas que tu finisses comme chauffeur pour les Courtney, ou pour d'autres…

– Je n'ai pas de problème, Emily, je serai musicien…

– Comme ta mère, tu veux finir dans des endroits sombres ?

– Non, pas comme Maman. Je veux être musicien, c'est tout…

– Bon, on verra cela, mais pas d'école, pas de piano ! D'accord ?

– D'accord, Emily, je te le promets.

– Viens me donner un baiser.

Était-ce le plus beau jour de ma vie ? Je ne pouvais encore le savoir, mais je n'avais plus froid dans mon lit.

⋆ ⋆ ⋆ ⋆ ⋆

Les livres étaient rares à l'école du quartier, les bancs aussi d'ailleurs. Monsieur Jackson se donnait du mal pour nous enseigner les rudiments de la langue anglaise et les règles de calcul. Il lui fallait aussi faire preuve d'une grande imagination pour nous transmettre l'histoire de ce pays, trouver notre place dans de ce désert de compassion.

Ses ambitions étaient restreintes. Le résultat de ses efforts se mesurait au nombre d'enfants qui avaient le courage de rester en classe au-delà de leur dixième année. Au fond, j'aimais bien Monsieur Jackson. Il avait ce côté rassurant et calme qui tranchait avec la violence de l'époque.

Le bien était à l'abri dans les églises de Savannah ; l'espoir était en danger dans celles qui longeaient la route 17. Chaque matin apportait des récits de meurtres, de meutes de chiens hurlants chassant un gibier condamné dans les marais du comté de Chatham. Des frères et des maris disparaissaient soudainement.

Le shérif régnait sans émoi sur l'ordre public. Il abritait sa bonne conscience sous cet uniforme vert-gris, une ceinture de cuir noir et un chapeau Stetson à bords larges.

J'avais hâte de rentrer à la maison dans l'après-midi pour rejoindre le clavier du piano et m'évader. Je dévorais les partitions apportées par Jean. J'entendais un orchestre dans ma tête – celui de Duke et ses Washingtonian –, mais j'étais tout seul pour jouer les lignes de tous les instruments. Alors, inlassablement, je torturais mon poignet gauche, tentant de reproduire les sonorités des basses et des saxophones. Les touches graves étaient dures, lourdes, mais leurs résonances étaient profondes, rondes, enveloppantes.

J'avais fini par dessiner un plan de vol au-dessus de ce paysage blanc traversé par des lignes noires. Maintenant, les doigts connaissaient des figures, des danses, des pas imposés jusqu'à l'instant magique où la ligne musicale devenait naturelle, inscrite dans son propre corps. Ensuite, je m'allongeais sur le lit, épuisé. Les notes continuaient leur ronde dans mes rêves, où j'entendais encore la respiration rauque de la section de cuivres.

Emily n'appréciait pas toujours cette passion démesurée. Elle se fâchait avec raison, car je laissais traîner mes affaires partout dans la maison. Les lieux étaient exigus, et ce capharnaüm, bien inutile. Alors, pour me punir, elle m'emmenait dans la demeure des Courtney. Je restais assis au bout de la table dans la cuisine sans avoir le droit de bouger ni, surtout, de m'aventurer dans la maison.

Au travers de la porte me parvenaient les voix de deux enfants qui chahutaient. Il y avait les rires de Laura, la fille des Courtney, et les cris de son frère, John. J'entendais leurs pas et leurs courses dans les couloirs. De la fenêtre de ma chambre, je les apercevais parfois jouer dans le jardin, mais jamais je n'aurais osé les aborder.

Emily avait remarqué mon visage tourné en permanence vers la porte de la cuisine. Afin de couper court à mes envies de découverte, d'une voix ferme elle me rappelait notre condition et l'interdiction formelle de passer le seuil de cette porte.

– Wally, ce qui se passe derrière cette porte ne te regarde pas. Je te le dis encore une fois : ne passe jamais cette porte. Monsieur Courtney me renverrait et nous serions dans les ennuis. En plus, tu as été puni.

– Mais Emily, je n'avais pas de devoirs !

– J'irai voir Monsieur Jackson. Et puis, je t'ai déjà demandé de ranger tes affaires et de ne pas passer autant de temps sur ce piano. Je ne veux pas que tu finisses comme…

– Comme Maman ?

– Non, ce n'est pas ce que je voulais dire ! Aide-moi plutôt à éplucher ces haricots. Je suis en retard pour préparer le dîner.

Avec réticence, je prenais chaque gousse pour en extraire les graines que je faisais tomber dans un récipient en cuivre qui résonnait avec un tintement cristallin. Bientôt, pour trahir mon ennui, j'eus l'idée de faire tomber chaque graine en rythme. J'en profitais aussi pour fredonner. Au bout de quelques minutes, cela finissait par agacer Emily. Alors, elle me retirait le sac de haricots pour me laisser pantois, les bras ballants, complètement perdu dans cet espace. J'attendais le moment exquis où, excédée par mon comportement, elle me renverrait vers la maison.

De retour avec un sentiment de culpabilité, je rangeais un peu ma chambre. Je reprenais ensuite ma place devant le clavier pour explorer à nouveau les mystères du *stride* de Fats Waller. Il faisait chaud à l'intérieur de la maison. Absorbé par ma volonté d'apprendre, je n'étais pas dérangé par les perles de sueur qui roulaient sur mon visage. Néanmoins, l'humidité s'infiltrait partout et je décidai d'ouvrir la fenêtre. Et là, à ma grande surprise, je vis deux yeux verts qui m'observaient de l'autre côté

de la vitre… J'étais pétrifié, ne sachant pas comment me comporter.

– Salut ! Tu joues bien du piano…

– Euh… oui, mais tu n'as pas le droit d'être là !

– Pourquoi ? C'est chez moi aussi, ici !

– Oui, mais je n'ai pas le droit de te parler…

– C'est des bêtises tout ça. Moi, je fais ce que je veux ! Je m'appelle Laura, et toi ?

– Wally… Wally Williams !

– Tu es le neveu d'Emily, la cuisinière ?

– Oui, mais si on te voit ici, elle va se faire renvoyer !

– Non, n'aie pas peur !

À ce moment-là, un garçonnet arriva en courant et en criant :

– Laura ! Il faut rentrer. Tu sais bien que nous n'avons pas le droit de venir ici. Et toi, là, je t'interdis de parler à ma sœur !

– Mais John, c'est moi qui suis venue ! Alors laisse Wally tranquille ! Au revoir Wally, à bientôt !

Mon univers hermétique, mon petit coin d'inconscience, tout cela venait de s'écrouler pour un petit moment de bonheur dans le sourire de Laura. Et puis, il y avait devant moi la réalité crue, l'avertissement de John. Il me fallait grandir vite pour naviguer dans cette vie.

FIN DE L'EXTRAIT

*Il vous reste **94 %** de ce livre à lire sur la version complète.*

TABLE DES MATIÈRES COMPLÈTE

Résumé.....4

CHAPITRE I.....5

CHAPITRE II.....16

CHAPITRE III.....32

CHAPITRE IV.....41

CHAPITRE V.....57

CHAPITRE VI.....70

CHAPITRE VII.....85

CHAPITRE VIII.....96

CHAPITRE IX.....108

CHAPITRE X.....122

CHAPITRE XI.....137

CHAPITRE XII.....150

CHAPITRE XIII.....162
CHAPITRE XIV.....175
CHAPITRE XV.....187
CHAPITRE XVI.....201
CHAPITRE XVII.....214
CHAPITRE XVIII.....226
CHAPITRE XIX.....239
CHAPITRE XX.....257
CHAPITRE XXI.....267
CHAPITRE XXII.....281
À propos de l'auteur.....295

RETROUVEZ TOUS NOS LIVRES
SUR NOTRE LIBRAIRIE EN LIGNE !

WWW.IS-EBOOKS.COM

- **Livres aux formats papier et numériques**
- **Extraits à télécharger ou à feuilleter en ligne**
- **Plus de cent références disponibles**

IS EBOOKS
Livres & eBooks par IS Edition

© 2015
IS Edition / Jean-Bernard Lemal

ISBN (Livre) : 978-2-36845-072-7
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-073-4